

ANNICK VERGNAUD

LIBÉREZ
LES MABAWAS
QUI SONT EN MOI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534448

Dépôt légal : octobre 2026

« Je marchais parmi les bosses d'une terre écurée, les
haleines secrètes, les plantes sans mémoire.
La montagne se levait, flacon empli d'ombre
qu'étreignait par instant le geste de la soif.
Ma trace, mon existence se perdaient. Ton visage
glissait à reculons devant moi.
Ce n'était qu'une tache à la recherche de l'abeille qui la
ferait fleur et la dirait vivante. »
René Char (*Les lichens*)

À mes très chers,

*Marie-Lou, Aïlen, Nino et Maël, mes petits-enfants
Stéphanie, ma fille, Jérémie, mon fils et Gaëlle, son
épouse*

Claude, mon époux

Yves et Maryse, mes frère et sœur

Thérèse, Régine, Yves et Annie

Marcelle et Jean-Baptiste

Daniel et Nadine

Nos amis connus à Mayotte

Michèle et Pierrot, mes cousins

*Et à Nicole, amie de toujours qui m'a incitée à écrire ce
livre*

À Gabrielle (Gaby), Véronique, Marie-Hélène, Patou et

Luc, mes fidèles lecteurs

De loufoqueries...

Et à tous ceux que j'ai croisés et qui m'ont inspirée !



Il m'arrive une chose étrange... Je ne suis jamais allée à Mayotte, cette île confetti de l'océan Indien, seule île française de l'archipel des Comores. Du moins le croyais-je, jusqu'à ce jour de décembre 2024 où le cyclone Chido frappa l'archipel.

Des bribes de brouillard s'effilochent dans ma tête avec l'impression tenace qu'une voilette de brume tamise mon cerveau, depuis un certain temps. C'est très désagréable.

« Taperais-je du couvercle ? »

Quelque chose ne cadre pas avec ma vie d'avant, faite de voyages dans cette zone. C'est le mot « mabawa » entendu par hasard qui me met sur la voie, comme un vieux souvenir enfoui, sous des tonnes de tôles ondulées et de baobabs déracinés.

Les Mahorais se plaignent de n'avoir plus de réserves alimentaires, les commerçants ont été pillés. Les produits de première nécessité, la farine, le riz, le sucre, les tomates, le gaz, l'eau en bouteille et les « mabawas » font cruellement défaut.

« Nous y voilà ! »

Les « mabawas » en shimaoré sont des ailes de poulet, venues de métropole, congelées et conditionnées par paquets de dix kilos. Elles sont généralement acheminées sur la tête des autochtones, à l'africaine. Décongelées à l'arrivée, elles seront recongelées en direct pour ne pas bousculer la chaîne du froid. C'est logique.

Mais « mabawa » c'est aussi le symbole du mouvement social contre la vie chère, qui occasionne jets de pierres, barages, voitures incendiées, gaz lacrymogène et interpellations. En quelque sorte l'aile dure du mouvement au milieu d'un océan de misère.

Mais ne nous leurrions pas, « mabawa » n'est pas non plus synonyme de suprême de volaille.

Sa préparation n'est pas digne d'une grande cuisine.

Les ailes de poulet sont grillées et servies avec du fruit à pain, ce qui est tout à fait délicieux dans le contexte local. Du moins c'est ce qu'il me semble dans mes souvenirs ouatés.

Est-ce un mot de passe pour moi, « mabawa » ?

Pourquoi y suis-je sensible à ce point ?

C'est fumeux !

J'erre dans un palais des glaces forain, qui me renvoie des bouts d'existence de moi-même, comme des images déformées. J'ai beau chercher, interroger mes proches, je tourne en boucle.

Curieusement seuls des mots rigolos qui chantent me reviennent, comme « magnégné » qui signifie : moche, pourri, mauvais et qu'on utilise fréquemment à Mayotte. J'aime bien aussi « malavoune » qui veut dire : aller aux champs ou à la campagne. Ou encore le mot « kanga », panier tressé...

J'éviterai « kwassa-kwassa », qui évoque le malheur des clandestins, venant en barques Yamaha à Mayotte, espérant une vie meilleure.

Je suis sélective.

J'ai des flashs bizarres parfois qui me placent dans l'embrasement d'un arbre, un takamaka, me semble-t-il, en train d'observer les étoiles dans le halo d'un lampadaire céleste, du côté de la Croix du Sud. C'est très troublant car j'ai le désir de revoir ces si belles images, en vrai !

C'est flou mais je revois Fifi, guide naturaliste qui organisait des soirées « ciels étoilés » magnifiques.

De quoi éloigner les participants, pour un temps du moins, de notre humanité anxiogène.

J'ai l'impression d'avoir un groupe de mollusques, dans le crâne, qui m'interpelle à tout moment... Comme si je devais aller impérativement « coquillager » dans l'un des plus beaux lagons du monde.

Il semblerait que tout ait commencé en l'an 2000, après un massage offert par ma fille pour la fête des Mères, au lait de coco, parfumé à la vanille Bourbon, au clou de girofle, à la poudre de cannelle et aux fleurs d'ylang-ylang...

Poète dans l'âme, je venais de m'imprégner d'un poème de Jacques Dor, qui dit ceci pour l'essentiel :

« On devrait se dépouiller de tout, presque tout. Se suffire d'une valise, d'un lit, d'un manteau, d'un dessin d'enfant sur le mur. On devrait s'alléger chaque jour de tous nos poids accumulés, mauvaise mémoire, faux amis, bibelots inutiles, vestiges de vies éculés, d'espoirs anéantis si blessants... On devrait revenir à l'essentiel, ne garder au beau milieu de soi qu'une furieuse envie d'espace, de vrais désirs, de souvenirs à venir... »

Ajoutons à cela mon mari, Claude, une sorte de « glaude-trotter » (ça m'amuse), toujours prêt à l'aventure, avec des fourmis dans les jambes ! Il me fait une proposition qui m'enchant.

— Et si nous partions cet été traverser les cirques de la Réunion ? J'ai vu un reportage sur le sujet, ça a l'air grisant !

Je décide illico d'accueillir ce qui vient et de lâcher ce qui s'en va. Pourquoi ne pas se lancer dans cette belle aventure ?

Nous sommes sportifs et avec un peu d'entraînement nous serons prêts pour la grande randonnée sur l'île intense.

C'est devant un rhum arrangé, que nous décidons donc d'un itinéraire et des réservations en gîte qui s'imposent.

C'est dans mes « eurêka » nocturnes, que ma conscience-mémoire me revient en filaments que j'assemble, pour tisser un fil conducteur !

C'est ce fil d'Ariane qui me guide dans mes pensées et mes écrits, cela m'évite de perdre la « boule » et me rassure.

J'aime à ce que ma fantaisie reprenne le dessus, c'est essentiel à ma survie. Je dois lutter contre cette sorte d'amnésie qui me touche et me handicape.

Mais le temps n'est pas à la palabre sur moi-même, la montagne nous attend, les ravines sont profondes et il s'agit de les éviter.

C'est donc 71 ans après la première traversée aérienne, qui relia Le Bourget à l'île de la Réunion que nous embarquons dans un Boeing 777 d'Air austral à destination de Saint-Denis.

— PNC (personnel navigant commercial) à vos postes, armement des toboggans, vérification de la porte opposée et de vos vis-à-vis.

Le message de la chef de cabine nous met dans le bain, c'est parti pour une envolée de 11 heures environ.

Sûr que le 17 octobre 1929 l'avion Farman avec à son bord, Marcel Goulette le capitaine, René Marchesseau le pilote et Jean-Michel Bourgeois le mécanicien, n'avait ni touristes ni hôtesse de l'air ou stewards embarqués. Après le Sahara, le Niger, le Tchad, le Mozambique... Ils réussissent à atteindre Madagascar en 10 jours, 8 heures et 40 minutes. À peu près le temps que nous mettrons pour notre périple pédestre. Nous ne sommes pas des pionniers à leur image. À bord de leur coucou, ni radio, ni aucun moyen de sauvetage aérien ou maritime, avec en dessous une mer infestée de requins. C'est après 5 h et 20 mn qu'ils relient Madagascar à la Réunion après bien des angoisses, car ils peinent à trouver le paquebot à mi-chemin qui doit leur indiquer la bonne direction.

Les vols commerciaux peuvent alors prendre la relève, ils ont de beaux jours devant eux, grâce à ces aventuriers !

C'est après un vol sans histoire que nous débarquons pour la première fois sur ce caillou volcanique, nous les défricheurs de terrains accidentés.

Après un entraînement sur le piton d'Enchaing (1356 m), dans le massif du piton des Neiges et l'ascension du grand Benare (2896 m) dans le Maïdo, qui domine les cirques de Mafate et de Cilaos, nous voilà en jambes. Bien que blessée à la main lors d'une chute, nous entamons notre périple pour une échappée grisante, afin de casser le quotidien. Advienne que pourra !

Au menu :

La traversée nord-sud de la Réunion par le GR 2

Du 25 juillet au 5 août 2000

Mardi 25/07 : Dos d'âne à Ilet Malheur, 4 h 30

Mercredi 26 : Îlet malheur à îlet à bourses, 2 h

Jeudi 27 : Îlet à bourses à Cayenne, 2 h 10

Vendredi 28 : Cayenne à Roche plate, 4 h 15

Samedi 29 : Roche plate à Marla, 5 h 10
Dimanche 30 : Marla à Cilaos, 5 h 10
Lundi 31 : Cilaos à Caverne du four, 4 h 10
Mardi 1/08 : Caverne du four Piton des neiges, 2 h 30
(aller-retour)
Mercredi 2 : Caverne du four à Bourg murat, 5 h
Jeudi 3 : Bourg Murat à Pas de Bellecombe, 5 h 15
Vendredi 4 : Pas de Bellecombe-Piton de la Fournaise, 5 h
(aller-retour)
Samedi 5 : Pas de Bellecombe à Basse vallée, 7 h

Le 26 juillet, nous faisons la rencontre incroyable du célèbre facteur de Mafate, à îlet Malheur, là où son épouse tient le gîte.

Angelo Thiburce est un personnage très connu à Mafate. Il a parcouru des centaines de kilomètres, à pied, dans sa vie et son uniforme de la poste, pour déposer et recueillir le courrier dans les coins les plus reculés du cirque. Il est débonnaire et très accessible.

Il nous promet un tampon postal personnalisé si nous lui écrivons à notre retour dans la civilisation. Ce qui fut fait et reste un document très précieux à nos yeux ! Il est retraité depuis.

Ce soir-là, je ne trouve pas le sommeil car des randonneurs faisant le circuit en sens inverse du nôtre nous informent qu'à la moitié de notre parcours du lendemain, une main courante accrochée à un rocher dans un passage dangereux... est arrachée et qu'ils ont eu la trouille de leur vie. Ils nous conseillent de renoncer.

Ne pouvant reculer et n'ayant pas de plan B, nous nous lançons. Je crains le déséquilibre causé par nos sacs à dos très chargés. Claude part en éclaireur et me conseille sur la marche à suivre. Je prends une bonne inspiration et confiante, j'aborde le passage délicat.

Avec bonheur !

Le ravin ne m'a pas absorbée, je n'ai pas glissé. Aussi je maudis les trouillards de la veille, je les insulte mentalement, heureuse d'avoir vaincu cette difficulté qui me semblait majeure...

Nous faisons de belles rencontres dans l'ensemble, des randonneurs de tous âges et des autochtones en savates deux-doigts (tongs). Les paysages sont à couper le souffle et nous sommes happés par l'aventure. Les soirées devant des cheminées fumantes et des « rougails-saucisses » nous donnent envie d'en connaître un peu plus sur la région et les îles alentour. C'est ainsi que nous entendons parler de l'île de Mayotte dans la zone océan indien pour la première fois ou presque. De jeunes enseignants y ont obtenu un poste à la rentrée prochaine. Tiens donc !

Nous faisons la dernière étape en stop malheureusement car les conditions météorologiques se sont dégradées et les rivières devenues torrents furieux, ne peuvent plus être traversées à pedibus comme jambis.

Qu'importe, nous retrouvons nos compagnons de marche à Saint-Philippe dans le grand sud, comme prévu et échangeons nos adresses devant une salade de palmiste (cœur de palmier), une montagne de camarons (crevettes géantes d'eau douce) et une Dodo bien fraîche évidemment, la bière locale...

Nous promettons de nous revoir et repartons chacun vers de nouvelles aventures. Nous nous dirigeons quant à nous vers le délicieux jardin des parfums et des épices, que nous avons du mal à quitter tellement l'endroit est merveilleux. Un véritable jardin d'Eden. Le guide contribue largement à faire de cet endroit un paradis terrestre. Nous y reviendrons.

Les quelques brins de vanille achetés nous embaument et nous rêvons déjà à des recettes que nous allons inventer pour magnifier cette vanille Bourbon d'exception.

Je m'invente une petite histoire, avant d'aller balader du côté du Puits des Anglais à Saint-Philippe, dans le quartier du Baril. Nos sacs à dos sont en lieu sûr, à l'hôtel tout proche où nous nous languissons déjà de passer une nuit réparatrice dans un lit moelleux.

*Suis-je une Yab' des hauts
Avec mon p'tit chapeau, mes yeux indigo
Et ma robe défleurie ?*

*Oui
Mais avec ce nez pointu
Turlututu
Fais-je partie de la tribu ?
Bizarre au pays des Zarabs et des Zoreilles
Peut-être suis-je Zourite ou Zanzibarite
Mais Malbarrée pour sûr... Yabi you !*

(Yabs : petits blancs des hauts – Zarabs : musulmans sunnites du sous-continent indien – Zoreilles : Métropolitains – Malbars ou Malabars : Descendants d’immigrants de religion hindouiste – Zourite : Poulpe.)

En route pour le Puits des Anglais dans ce grand sud sauvage, nous nous reposons dans cet espace en bord de mer sous les vacoas (pandanus). Que du bonheur. Je me sens d’humeur badine !

Un moment d’accalmie est bienvenu pour nos abattis en délicatesse, cette traversée a changé quelque chose en nous, nous nous sentons comme « anoblis » après ce défi accompli. Anoblis dans le sens grandis car cet exploit inhabituel dans nos vies bien rangées, en appelle d’autres dorénavant... Cela n’est pas anodin et nous le savons bien.

Un chien jaune s’approche de nous, un « Royal-Bourbon » comme on appelle ici les chiens errants. Je le traite de tête de « Zourit’ », il s’éloigne et revient en nous reniflant. La transpiration peut-être ! Nous décampons, dommage et nous dirigeons vers la plage dans un coin de rochers assez inhospitalier. Notre regard part en safari du côté de Tombouctou, Diouloulou, Mamoudzou, Babinga ou Zanzibar car après tout l’Afrique n’est pas si loin.

C’est à ce moment que j’aperçois coincée sous le rocher où je suis assise, une bouteille en plastique recouverte d’algues, bien bouchée avec à l’intérieur des papiers froissés, du bois et des pétales noircis et pourris. Intriguée, j’ouvre avec difficulté la capsule qui résiste.

Une odeur à la fois suave et de moisi s'en échappe, sur quoi ai-je donc mis la main ? Les pétales fanés d'une fleur inconnue sentent fort malgré le temps passé dans cet espace clos.

Le morceau de bois est de faible densité comme du balsa et lorsque je sors les deux feuilles de papier roulées, une traînée de sable fin s'en échappe comme de la poudre d'or, dans le contre-jour.

Quel est cet alphabet secret qui compose l'écriture de ces feuilles de cahier d'écolier... à l'allure d'Arche de Noé.

Incroyable mais vrai !

Les feuillets sont datés d'un an tout juste et signés de la main de Mariama.

Nous sommes médusés.

Mariama est au collège de Bandrélé dans le sud de l'île aux parfums, à Mayotte. Elle nous adresse cette bouteille à la mer qui a été flagellée par les vagues, qui a vogué à la dérive, portée par les courants contraires, prise dans des tourbillons fatals d'une tragique solitude, dans cette immensité terrifiante et liquide...

Voici ses messages que nous déchiffrons avec peine.

Ce sont ses mots qui sentent la moisissure, pas le papier.

Aujourd'hui on est samedi

J'ai dormi la veille avec mes belles-sœurs. Ça été merveilleux. Je me suis levée à 5 h 45 minutes. J'ai mis le drap au lit ensuite j'ai pris un bain froid. Je m'habille en pantalon blanc et en tee-shirt violet et en châle violet.

À 6 h je suis prête en rajoutant mes lunettes. J'ai pris le bac à 6 h 05 et j'arrive vers 6 h 28. Je commence mes cours à 6 h 50. J'ai mathématiques de bonne heure de la matinée et à 10 h 05 j'ai éducation civique. Je finis mes cours 11 h de la journée.

Je rentre chez moi à 12 h 30. Je prends mon déjeuner, je me repose.

Je balaille la cours. Je prépare le brède mataba. J'ai au feu le mataba et je fais ma sieste de 13 h jusqu'à 13 h 30.